

L'AFFAIRE DU COURRIER DE L'ÎLE-TUDY

Mary Lester laissa sa Twingo sur le petit parking qui terminait l'avenue de Téréven, face à l'océan. Elle escalada prestement le terre-plein qui la séparait de la plage et ne put s'empêcher d'admirer ce site toujours aussi enchanteur. Malgré la saison touristique déjà bien entamée, et un soleil radieux qui confirmait que les vacances étaient bien là, les touristes étaient encore assez rares ce matin-là sur la belle plage de sable blanc qui s'étalait sur plusieurs kilomètres vers Bénodet sur la gauche. À droite, celle-ci se prolongeait en une sorte d'anse aux contours harmonieux jusqu'à l'entrée du port de Loctudy et celui de l'Île qu'annonçait le phare à damiers de la Perdrix. C'était une plage que Mary connaissait bien pour être venue si souvent à l'Île-Tudy et y avoir même résolu une enquête criminelle fort périlleuse. ¹

Quelques jeunes femmes accompagnées de leurs bambins goûtaient néanmoins au farniente, assises sur de larges serviettes de bains colorées. Des couples allongés se faisaient bronzer en lisant des magazines. Quelques courageux sportifs faisaient leur jogging tout en bordure de mer. D'autres, profitant du peu d'affluence en cette matinée de juillet se baignaient, ou improvisaient de bruyantes parties de Water-polo.

Mais pour l'heure, Mary Lester n'était pas venue à l'Île-Tudy pour y faire du tourisme. Du moins pas encore. Avant de goûter elle aussi aux joies des vacances, son patron, le commissaire Fabien, lui avait demandé un petit service... Rien de bien important en cette période creuse de l'année où même les criminels semblaient avoir pris leurs congés eux aussi.

Toutefois, le bon commissaire lui avait dit qu'on lui avait signalé dans la petite station estivale de mystérieuses disparitions de courrier. C'est ainsi que l'écrivain Jean Failler, qu'il connaissait bien, n'avait jamais reçu la correction de son 28^{ème} roman, pourtant postée depuis deux semaines en recommandé par les éditions Lautréamont à Nantes. Jean Failler, résidant à l'Île, n'en décolerait paraît-il pas.

— Vous comprenez, Mary, Jean Failler est un ami et j'aimerais lui rendre service. Et, ajouta-t-il pertinent, il me semble que vous le connaissez assez bien vous aussi.

Mary acquiesça en silence, soucieuse de n'avoir pas à raconter sa vie au commissaire, qui après tout ne le regardait pas.

Un deuxième plaignant, Richard Cuthrie, éminent journaliste retraité du « Républicain Lorrain », spécialiste de l'histoire de la Lorraine, et installé pour la saison au camping Les Flots Bleus en compagnie de son épouse avait fait savoir qu'à plusieurs reprises, des lettres qu'il aurait du recevoir de son fils et contenant des documents et photos ne lui étaient jamais parvenus. Lui aussi avait fait part de son mécontentement, et de fil en aiguille, l'affaire avait fait boule de neige, la gendarmerie de Pont l'Abbé enregistrant régulièrement les plaintes de personnes privées des missives qu'elles attendaient.

Mary Lester avait débuté son enquête le matin même en commençant tout naturellement par le bureau de Poste de la petite localité. Le receveur principal était dans ses petits souliers et franchement très embêté par la mauvaise publicité que de tels événements ne manqueraient pas de faire à son agence et ses employés. Sans compter qu'au final, tout finirait par lui retomber sur le dos. Il n'avait du reste aucune envie de se faire muter dans le Cantal,

1. Voir « Mort d'une Rombière » de Jean Failler.

ou pire, en Lozère, même si paraît-il c'était joli par là-bas.

— Je n'y comprends rien, Mademoiselle, lui avait-il martelé, et mes préposés non plus. Il n'y a pas de mystère avec le courrier. Pas plus ici qu'ailleurs. Vous comprenez, il part d'un point A pour arriver à un point B. Et à moins d'un accident de parcours, rien ne peut enrayer la machine. C'est un peu comme le courant, l'électricité, si vous préférez. Ça passe ou ça ne passe pas. Il n'y a pas de demi-mesure. À moins d'un accident, comme je vous le disais.

Quant aux préposés à la distribution du courrier, que Mary avait également interrogés, après le receveur, ils ne comprenaient pas non plus. Cela tenait du mystère le plus opaque. À la Poste de l'Île-Tudy, on était certainement aussi vigilant qu'ailleurs. Surtout en période de vacances. D'ailleurs, l'un des facteurs se souvenait très bien avoir déposé le paquet destiné à l'écrivain à l'Hôtel de la Plage ou il avait souhaité en prendre livraison par commodité personnelle. Cela se faisait, il suffisait de demander et de remplir le formulaire ad-hoc. De même, il se souvenait des nombreuses lettres envoyées par leur fils à M. et Mme Cuthrie, elles aussi déposées à l'accueil du même hôtel, celui-ci étant chargé de la distribution du courrier pour le Camping Les Flots Bleus, là où ils avaient élu domicile pour plusieurs semaines, à bord de leur camping-car tout neuf. Voilà qui était précis.

La piste de la Poste ne tenait pas, Mary en avait la quasi-certitude. L'affaire ne pouvait se résoudre ainsi. Les fonctionnaires de l'agence locale lui semblaient bien trop consciencieux pour se livrer à quelque exaction que ce soit concernant la sacro sainte distribution du courrier, voire au delà. L'honnêteté de ces fonctionnaires dévoués n'offrait aucune prise à la suspicion. Le facteur lui ayant donné force détails concernant les missives disparues, elle ne pouvait que l'exclure de la liste des suspects.

— Le courrier pour Monsieur Failler, avait-il précisé, on le dépose toujours à l'Hôtel de la Plage. C'est là qu'il est adressé avait-il cru bon d'ajouter. Vous comprenez, il ne veut pas trop qu'on le dérange dans sa belle maison près du port...

— Et il était comment, ce paquet ? avait demandé Mary.

— Celui qui a disparu ? avait-il cru bon de demander.

— Ben oui, avait dit Mary sobrement.

— C'était une sorte de grosse enveloppe en papier kraft, mais le tout était rigide et bien emballé. Je me souviens qu'il y avait l'en-tête des éditions Lautreàmont avec les deux sirènes entrelacées sur un canon dessus. Y'avait aussi l'étiquette pour le recommandé que j'ai fait signer par la réceptionniste de l'hôtel... Et puis, avait continué le facteur devenu intarissable, l'enveloppe était affranchie avec des timbres de collection. Y'en avait plusieurs, même qu'il y avait des autos dessus.

— Et les courriers destinés à M. et Mme Cuthrie, vous vous en souvenez aussi ? avait demandé Mary.

— Ouais, avait continué le prolix facteur, toujours des lettres en format A5 kraft, ou bien des enveloppes à l'italienne blanches. Des courriers assez épais en général, et toujours avec une petite étiquette collée dans le coin gauche de l'enveloppe avec dessus, une auto dessinée. Une voiture ancienne, je pense... Enfin, dans le genre pas banal.

Mary avait remercié le pointilleux facteur et avait pris la direction de l'avenue de Téréven où se tenait l'Hôtel de la Plage ainsi que le camping.

Elle descendit à pieds l'avenue qui s'apparentait plus à une simple rue qu'à ce que l'on entend par avenue dans une grande ville. Mais à l'Île-Tudy, il y avait bien un boulevard de l'Océan si étroit qu'on ne pouvait y circuler en voiture ! Les urbanistes locaux avaient fait

preuve d'optimisme pour désigner les différentes voies de circulation, et c'était très bien ainsi. Ce que l'on perdait en espace, on le gagnait en pittoresque. Et de plus, même Hausmann ne viendrait pas les contredire. Alors...

L'Hôtel de la Plage se tenait sur la gauche de l'avenue à cent mètres environ en contrebas de la dite plage. C'était une construction récente basse et large et qui s'étendait toute en longueur le long de l'avenue. Au premier plan figurait un café-restaurant fort animé et qui avait accueilli pas mal de personnalités locales. Il y avait au rez-de-chaussée des salles de toutes sortes destinées à des réunions d'affaires, des séminaires, mais aussi des spectacles. Des musiciens locaux n'hésitaient pas à s'y produire. Le cadre se prêtait assez bien à ce genre de manifestations d'ailleurs, et Mary se souvint de cette fameuse année 1999, celle de l'éclipse où, toute jeune lieutenant promue au commissariat de Police de Quimper, elle était venue ici-même assister au concert du chanteur guitariste Paul Connibear. Cela lui avait bien sûr changé de son divin Mozart, mais quelle ambiance il y avait eu ce soir là !

Légèrement décalée, l'entrée de l'hôtel se situait à la droite de la terrasse du café où déjà quelques touristes prenaient l'apéritif à l'abri des parasols publicitaires aux couleurs d'une marque de bière d'Alsace. Mary emprunta l'allée bordée d'hortensias et d'azalées qui menait à la réception.

Une sorte de petit kiosque, au centre du hall d'entrée, faisait office de bureau où une réceptionniste blonde recevait les clients et autres visiteurs.

Se rangeant d'emblée dans la seconde catégorie, Mary sortit sa carte de police et la brandit sous le nez de la réceptionniste.

— Lieutenant Lester, Police Nationale, précisa-t-elle.

— Ah, euh, oui, dit la blonde. Que puis-je faire pour vous ? fit-elle, à la fois surprise et embarrassée. Vous savez, les gendarmes sont déjà venus plusieurs fois, et on leur a dit tout ce qu'on savait.

— Je souhaiterais parler au directeur de cet établissement continua-t-elle sans quitter la blonde réceptionniste des yeux.

— Euh, c'est à quel sujet ? demanda la blonde.

Mary regarda le long du kiosque de réception qui était orné de deux boîtes aux lettres peintes en jaune, plus vraies que nature.

— À votre avis ? fit-elle agacée.

La blonde se rendit compte de sa bourde et esquissa un sourire navré.

— Dites-moi, c'est quoi, ces boîtes aux lettres ? demanda-t-elle à la réceptionniste, ignorant la réponse à sa question.

— Eh ben, c'est pour le courrier de l'hôtel répliqua la blonde. Euh, poursuivit-elle sous le regard appuyé de Mary, à droite, là, vous avez la boîte pour les envois. Les clients déposent leurs courriers, les cartes postales etc. Et le facteur vient relever la boîte tous les jours de la semaine.

— Bien, et l'autre boîte ? demanda Mary, sans lâcher du regard la blonde qui semblait commencer à perdre pied.

— Eh ben, dit-elle, celle-là, c'est pour le facteur, quand il vient avec le courrier, forcément.

— Forcément, répéta Mary. Et c'est vous qui êtes chargée de la distribution ?

— Ah non, pas du tout. Ça ne fait pas partie de mon travail.

— Bon, eh bien je voudrais voir le contenu de cette boîte s'il vous plait.

— Mais euh, c'est que je n'ai pas la clé, fit la fille blonde d'un air penaud.

— Et qui a cette clé alors ? poursuivit Mary en appuyant sur le « qui ».

— Eh ben, c'est Monsieur le directeur qui l'a. Monsieur Nuphar, précisa-t-elle sans enthousiasme... René Nuphar.

— Ben voyons, soupira Mary. Et il est où votre directeur, ce Monsieur Nuphar, si j'ai bien compris ?

— Ben, je ne sais pas fit la blonde.

Cette blonde, pas vraiment antipathique, mais assurément lymphatique commençait à énerver Mary Lester qui commençait à s'impatienter sérieusement.

— Bon, écoutez moi bien fit Mary. Votre patron n'est pas là, vous allez vous débrouiller pour me l'appeler vite fait. Et quant à vous, vous allez dégager de votre kiosque vite fait aussi. J'ai un truc à vérifier.

La blonde s'exécuta à contrecœur, mais consciente qu'une autorité dont elle soupçonnait les désagréables retombées sur son bien-être et sa tranquillité, elle décida d'obtempérer vite fait, ainsi que cette femme flic le lui avait demandé. Pour sa part, elle se demandait qu'est-ce que c'était que cette histoire de courrier dont on faisait tout un foin et en quoi son patron avait quelque-chose à y voir. Toutefois, elle s'empressa de l'appeler sur son portable. Après un léger temps d'hésitation et quelques conciliabules, elle lui expliqua qu'il y avait là une dame de la police qui souhaitait le voir. Vite fait, si possible...

A l'intérieur du kiosque qu'occupait la jeune fille, juste sous le comptoir, Mary remarqua qu'un gros conduit constitué de tôles rivetées entre elles, partait de la boîte aux lettres des arrivées pour, semble t-il permettre au courrier d'atterrir au sous sol de l'hôtel. Voilà qui n'était pas banal. Sans attendre l'arrivée du sieur René Nuphar, Mary partit à la recherche de l'escalier qui inmanquablement parvenait au sous sol, afin de voir à quoi pouvait bien aboutir ce fameux conduit visiblement destiné à détourner le courrier de sa destination première, à savoir la boîte jaune. Ayant trouvé l'escalier assez facilement, elle descendit les marches rapidement. Une fois en bas, dans ce qui semblait être une cave aménagée et constituée de pièces et de couloirs séparés par des portes de bois peint, Mary réfléchit un instant et se repéra par rapport à l'endroit d'où le courrier arrivait à la réception et là où logiquement il devait choir pour on ne savait encore quelle obscure raison. Elle ne fut pas longue à localiser le local probable du « centre de tri » de l'hôtel et s'arrêtât devant une porte verte sur laquelle une plaquette en métal anodisé indiquait qu'il s'agissait du « bureau ».

Rapidement, elle tenta d'ouvrir la porte qui bien évidemment était fermée à clé. Mary fouilla dans son sac et en ressortit une sorte de passe que son collègue et ami, le lieutenant Fortin lui avait donné un jour, lui assurant de l'efficacité d'un tel outil qui selon lui pouvait toujours servir. Elle salua au passage l'intuition du grand lieutenant et introduisit l'objet métallique dans la serrure. Ce fut un jeu d'enfant que de crocheter la porte et de pénétrer enfin dans la pièce. C'était à n'en pas douter une sorte de débarras dans lequel régnait un capharnaüm assez impressionnant. Rien à voir avec un bureau digne de ce nom. Une vieille table de cuisine en formica tenait lieu de mobilier principal. Elle était recouverte de piles de paperasses et de vieux journaux entassés. Des chaises disparates disposées aux quatre coins de la pièce disparaissaient elles aussi sous les vieux papiers, les prospectus. Le ménage ne semblait pas avoir été fait depuis longtemps dans la pièce qui sentait la poussière et les imprimés à l'abandon.

Seul un meuble qui ressemblait assez à une petite bibliothèque tranchait avec le désordre ambiant. C'était une sorte de placard de style moderne en bois clair qui avait été disposé dans le coin droit de ce qu'on avait appelé un bureau. Mary n'eut pas besoin de son passe pour en ouvrir les portes et put rapidement constater que le conduit métallique qui

venait du kiosque de la réception de l'hôtel débouchait tout juste dans la bibliothèque. C'était assez singulier, mais elle n'en fut pas vraiment surprise et put constater que dans cette bibliothèque tout semblait bien rangé et classé. Dans un premier temps, le courrier atterrissait dans une caisse en bois et vraisemblablement une opération de tri avait lieu régulièrement avant la distribution. Mais de toute évidence, certaines enveloppes étaient volontairement « oubliés » dans la distribution et soigneusement disposées sur des étagères. Mais dans quel but ? se demanda Mary qui saisissait mal la démarche.

Comme pour trouver une réponse à sa question, et se demandant qu'est-ce que c'était que ce truc improbable, elle fouilla parmi les enveloppes de toutes sortes qu'on avait classées sur les rayons de la bibliothèque. Du reste, il n'y en avait pas énormément, mais c'étaient pour la plupart des courriers assez volumineux dont les enveloppes avaient été décorées avec soin, avec des en-têtes personnalisés et des timbres de collection. Certains courriers étaient récents, d'autres se trouvaient bloqués là depuis des lustres. Mary tomba rapidement sur celui, très épais en provenance des éditions Lautréamont de Nantes qui était adressé à Jean Failler, le fameux auteur breton qui écrivait avec talent de très bons romans policiers, souvent inspirés de ses propres enquêtes.

Probablement son vingt-huitième bouquin, se dit Mary. Elle nota que l'enveloppe n'avait même pas été ouverte. Il y avait gros à parier que le pirate du courrier de l'Île-Tudy ne semblait pas vraiment passionné par la lecture. Mais alors, qu'est-ce qui pouvait bien expliquer sa démarche d'escamoteur, de cleptomane ?

Mary en était là de ses réflexions lorsqu'une voix résonna derrière elle.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Qui vous a permis d'entrer ?

Surprise, Mary sursauta et fixa l'arrivant. Il s'agissait d'un bonhomme d'une soixantaine d'années à l'allure plutôt inoffensive qui avait posé ces questions, d'une voix d'ailleurs assez mal assurée. Mary en avait vu d'autres et ne se troubla pas outre-mesure de cette intrusion. Il devait s'agir de ce René Nuphar, le directeur de l'établissement, qui était accouru et y allait de sa petite crise d'autorité.

Mary sortit sa carte de police et la mit sous le nez de l'intervenant. C'était intimidant, ça déstabilisait, comme on le lui avait appris à l'école de Police.

— Lieutenant de Police Mary Lester. Monsieur Nuphar, j'imagine ? Mettons les choses au point tout de suite enchaîna Mary, C'est moi qui pose les questions dorénavant et je vous invite à y répondre si vous ne voulez pas avoir d'ennuis.

— Mais, mais, fit l'homme, outragé...

— Mé, mé ironisa Mary en empruntant le ton du bonhomme dépité, vous me parlerez une autre fois des histoires de votre grand-mère, monsieur Nuphar. Pour le moment, vous allez me raconter qu'est-ce qui vous pousse à détourner le courrier des honnêtes gens et pourquoi vous gardez ici des documents qui sont adressés à vos clients, à des personnes qui vous font confiance. Je n'ai pas besoin de vous signifier que votre démarche est illégale et punie par la loi. Allez, on s'explique ! trancha Mary.

— Mais, mademoiselle, fit l'homme, tout penaud, c'est que, comprenez-vous, je ne suis pas René Nuphar. Ce n'est pas moi le directeur de l'hôtel, je ne suis que son adjoint. Je me présente, Alain Soussian, et euh, je ne savais pas qui vous étiez. Voilà, j'ajoute que ce n'est pas moi qui m'occupe du courrier. C'est Monsieur Nuphar qui s'en charge personnellement...

— Ah bon, fit Mary quelque peu déçue, il s'occupe du courrier, votre patron... Voilà qui est curieux, vous ne trouvez pas ? Bon, je suppose, Monsieur Soussian, que vous non plus, comme la jeune réceptionniste de l'hôtel, vous ne savez pas où il se trouve en ce moment ?

— Ben non, fit l'homme, il est parti il y a trois jours sans me dire où il allait. Il a juste dit qu'il serait de retour samedi prochain pour la fête du Dauphin à l'Île.

— Bien, Monsieur Soussian, la fête du Dauphin avez-vous dit. Mais, demanda Mary, qui a la clé de ce local, et savez-vous à quoi il est destiné ? Soyez clair et bref si possible ajouta-t-elle agacée.

— C'est Monsieur Nuphar qui a la clé, répondit spontanément Alain Soussian. Il n'y a que lui qui vient ici. Personne d'autre n'a le droit d'entrer dans ce bureau et je ne sais pas ce qu'on y fait. Ce sont ses propres directives, ajouta l'adjoint du directeur absent.

Pour une fois, Mary était tombée sur un coopératif.

— C'est bon, Monsieur Soussian, vous pouvez disposer. Ah attendez ! La jeune fille de la réception avait-elle eu connaissance du départ de votre patron ?

— Non, fit-il, Marie-Jeanne n'était pas au courant.

— Je vous remercie, Monsieur Soussian. Je refermerais le local avant de partir. D'ici au retour de votre patron, c'est vous qui distribuerez le courrier pour l'hôtel et le camping. Vous ferez également « réparer » la boîte aux lettres des arrivées. Il y a un gros tuyau qui gêne à ce niveau, si vous voyez ce que je veux dire ? Me suis-je bien fait comprendre, Monsieur Soussian ?

— Euh, oui Mademoiselle, parfaitement.

— Bien, fit Mary, vous pouvez aller.

Alain Soussian disparut aussi vite qu'il était intervenu. Mary Lester fouilla à nouveau dans la bibliothèque, y préleva quelques enveloppes, dont le manuscrit corrigé de Jean Failler, ainsi que 3 lettres expédiées par Willy Cuthrie à ses parents résidant au camping Les Flots Bleus pour la saison. Curieusement, l'une d'entre elles avait été affranchie en 2003, les deux autres étant de l'année en cours. Mary remarqua que chacune des enveloppes était ornée dans le coin supérieur gauche d'une étiquette représentant une voiture ancienne dont l'original avait été dessiné à la plume. Il semblait aussi que les timbres qui affranchissaient deux des missives représentaient la même voiture dont on commémorait le cinquantième anniversaire cette année, une « Dauphine ». Curieusement, la grosse enveloppe destinée à Jean Failler était elle aussi ornée, outre les deux sirènes et le canon qui étaient l'emblème des éditions Lautréamont, des mêmes timbres-poste à l'effigie de la voiture en question. Il y avait sans doute là un indice qui permettrait de confondre celui qui détournait le courrier. René Nuphar, à n'en pas douter, devait être un drôle de collectionneur.

Après avoir remonté les degrés qui menaient au rez de chaussée, juste dans le hall de l'hôtel, Mary se dirigea à nouveau vers le kiosque dans lequel la blonde réceptionniste s'était à nouveau installée. Elle l'interpella à nouveau avec cette fois-ci un sourire aux lèvres :

— Dites moi, mademoiselle, vous avez bien eu votre patron au téléphone tout à l'heure, lorsque je vous ai demandé de le joindre ?

— Ben, à vrai dire, pas vraiment, fit la fille, penaude, ça ne répondait pas, alors j'ai laissé un message.

— Pff, fit Mary, déconcertée, il y a des gens comme ça qui négligent de répondre au téléphone... Ils préfèrent sans doute recevoir du courrier. Au fait, mademoiselle, Votre patron possède-t-il une voiture ?

— Ben non, je ne crois pas, fit la blonde. Je ne l'ai jamais vu conduire une voiture, il se déplace toujours en taxi, ou il prend le train pour voyager, mais...

— Mais quoi ? demanda Mary.

— Eh ben, l'autre jour, je l'ai entendu dire à Monsieur Soussian qu'il aimerait bien s'en acheter une. Mais pas une neuve, au contraire, une ancienne. Enfin une voiture de

collection, je crois. Il parlait de l'exposer dans la grande salle de l'hôtel, pour la fête du Dauphin. Même que j'ai trouvé l'idée bizarre.

— Vous n'avez pas entendu de quelle marque ou de quel modèle il s'agissait ? insista Mary.

— Ben, je crois qu'il a dit une Dauphine, mais vous savez, moi, les voitures...

Mary sourit à la jeune fille et quitta l'hôtel avec un paquet de courrier sous le bras. Elle prit le chemin de la Poste afin de régler le problème et redonner à ce service public l'occasion de se distinguer dans la discrétion dont elle se targuait sans en faire une montagne. Elle eut cependant l'idée de projeter deux visites particulières avant de rentrer chez elle.

En revenant de l'Île-Tudy par la voie rapide qui menait à Quimper, Mary souriait en elle même en repensant au bonheur de Jean Failler à qui elle avait remis son précieux manuscrit en mains propres. Pour lui, le temps des embrouilles semblait s'éclaircir enfin !

Elle repensa aussi à l'accueil chaleureux qu'elle reçut chez Monsieur et Madame Cuthrie au camping Les Flots Bleus et à leur joie de récupérer les lettres envoyées par leur fils aîné auxquelles ils semblaient tenir particulièrement. L'une d'elle datait même d'un précédent séjour à l'Île, c'était inespéré !

Après avoir fait le facteur, ou la factrice d'un jour pour la bonne cause, Mary avait repris la route qui la menait chez elle, dans la venelle du Pain Cuit, non sans avoir prévenu les gendarmes de Pont l'Abbé qu'il leur faudrait désormais surveiller, mais surtout sermonner sérieusement René Nuphar, directeur de l'Hôtel de la Plage à l'Île-Tudy, et étrange collectionneur, afin qu'il veille dorénavant à faire distribuer « tout » le courrier qui lui était confié, normalement et sans faille. Surtout s'il voulait continuer à garder la tête hors de l'eau.

Alain Grandil

Florange, août 2006